SCÈNE XIV.

LANGELI,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par M. ROSIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 8 OCTOBRE 1841.

Bibliothèque Nationale R.F. IMPRIMÉS

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LANGELI, valet de chambre du duc de Saint-Aignan.	M. Levassor.	GUSMAN, greffier de Ramire. .	M. Émile.
RAMIRE, chef de police d'un bourg au pied des Pyrénées. .	M. Prosper Gothy.	MARIETTE, femme de chambre de la duchesse de Saint-Aignan.	Mlle Esther.
COMTOIS, valet du duc de Saint-Aignan.	M. Georges.	INÈS, pupille et future de Ramire.	Mme Brassan.
		UNE HOTESSE.	Mlle Davaigny.
		GARÇONS D'HÔTELLERIE.	

L'action se passe dans l'hôtellerie d'un bourg, au pied des Pyrénées, dans l'année 1718.

Salle d'hôtellerie; porte au fond, porte à gauche, porte à droite. Ces deux portes de droite et de gauche sont celles de deux cabinets qui ont chacun une fenêtre sur la salle, censée ouverte sur la rue. Fenêtre sur la scène, la gauche de la porte du fond; cette fenêtre est ouverte sur la campagne et sur la cour de l'hôtellerie. Table avec ce qu'il faut pour écrire, à droite. Un flambeau allumé sur cette table. Tabourets et quelques chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOTESSE, GARÇONS D'AUBERGE, *puis* LANGELI *et* MARIETTE, *l'un en grande livrée, l'autre en femme de chambre.*

CHŒUR DES GARÇONS ET DE L'HÔTESSE.

AIR du *Châlet.*

Du zèle, l'on nous / je vous en prie
Il en faut, sur mon honneur;
Car dans cette hôtellerie
Va descendre un grand seigneur.

Langeli et Mariette paraissent. Le chœur reprend.

LANGELI.

Allons, allons, dépêchons-nous... de l'empressement, de l'exactitude, madame l'hôtesse. Vous allez recevoir le duc de Saint-Aignan, mon maître, ambassadeur de France près la cour d'Espagne, et la femme et la sœur de monseigneur. Il quitte Madrid, retourne à Paris, et il vous fait

77751

l'honneur, pour se reposer, de choisir cette hôtellerie. (*Bas, à Mariette.*) La seule qui se trouve au pied des Pyrénées. (*A l'Hôtesse.*) Il n'en veut pas d'autre. (*Des porteurs chargés entrent; il désigne la gauche.*) Faites porter ici les bagages de monsieur le duc; là, (*il désigne la droite*) ceux de madame la duchesse et de sa sœur. (*Il fait signe à Mariette et à l'Hôtesse.*) Surveillez ça pour qu'il n'y ait point de dégât. (*Déclamant.*) Allez, disparaissez, Navarrois, Castillans, et tout ce que l'Espagne a produit de plus .. fainéant.

L'Hôtesse entre à gauche, Mariette à droite.

SCÈNE II.

LANGELI, *seul.*

Voilà ce que c'est que de servir un diplomate, on n'est pas sûr de rester quinze jours dans le même endroit... Que la diable emporte la diplomatie! mais non, le diable lui-même est diplomate... J'étais si bien à Madrid! j'y avais rencontré une petite Castillane avec des yeux d'un pied, et des pieds... d'un pouce. Je ne lui ai jamais parlé; elle était toujours avec une autre dame; mais une correspondance d'œillades avait amené une correspondance de lettres. Je lui avais fait croire que cette livrée cachait un mystérieux inconnu... Ça lui avait monté la tête; les femmes adorent l'inconnu... c'est connu. Son dernier billet m'annonçait un rendez-vous. (*Il montre le billet.*) Crac! il faut partir. J'ai à peine le temps d'écrire à ma Castillane: Adieu, je pars, le sort le veut; mais l'inconnu ne t'oubliera jamais... et ça c'est vrai... c'est au point que je songeais à l'épouser!... voilà où peuvent conduire les égaremens de l'amour.

Les Porteurs sortent des cabinets avec l'Hôtesse et Mariette. Reprise du chœur précédent.

SCÈNE III.

COMTOIS, LANGELI, *puis* MARIETTE.

COMTOIS, *arrivant en hâte.*

Une lettre de monsieur le duc.

LANGELI.

Qu'a-t-il à m'écrire puisqu'il va arriver?

COMTOIS.

Lisez donc vite, monsieur Langeli; c'est très-pressé.

Il sort.

LANGELI, *lisant tout bas et s'écriant.*

Ah! mon Dieu!

MARIETTE, *s'avançant.*

Qu'est-ce que c'est?

LANGELI.

Est-il possible?

Il continue à lire.

MARIETTE.

Qu'as-tu donc? est-ce que madame la duchesse que nous avons laissée souffrante, à une lieue d'ici, serait plus mal?... mais parle, parle donc, Langeli; je suis sur des charbons.

LANGELI.

Mariette, prête-moi toute ton attention. Il s'agit pour toi de gagner trois cents pistoles, et pour moi de quitter la livrée et d'avoir la place de secrétaire intime de monseigneur, si nous le sauvons.

MARIETTE, *alarmée.*

Le sauver! Il va donc périr!

LANGELI.

Rien n'est casuel comme un diplomate. Ecoute-moi bien. On a découvert, à Paris, une conspiration du prince de Cellamare, qui avait pour but de placer la régence entre les mains du roi d'Espagne dans la personne du duc du Maine. A la suite de cette découverte, le régent a fait mettre à la Bastille plusieurs nobles espagnols, et le prince de Cellamare lui-même a été arrêté.

MARIETTE.

Et bien?

LANGELI.

Eh bien! monseigneur le duc de Saint-Aignan, notre maître, craignant que le cardinal Alhéroni, l'âme damnée du roi d'Espagne, n'usât de représailles à son égard et ne lui fît un mauvais parti, a quitté brusquement Madrid.

MARIETTE.

Ah! c'est donc ça que nous sommes allés un train du diable jusqu'au pied des Pyrénées, si bien que madame la duchesse en est malade.

LANGELI.

Et moi j'en suis entamé. Bref, monseigneur ne peut pas quitter madame la duchesse, et forcé qu'il est d'aller doucement pour la ménager, il nous charge, toi et moi, de protéger leur fuite.

MARIETTE.

Et comment cela?

LANGELI.

En prenant leurs vêtemens, qui sont dans ces bagages.

Il désigne la droite et la gauche.

MARIETTE.

Mais si on allait nous prendre pour eux, nous arrêter?

LANGELI.

C'est justement ce qu'il faut.

MARIETTE.

Mais si on nous conduit à Madrid, si on nous mène en prison?

LANGELI.

Du tout, c'est l'affaire d'une heure; il s'agit de dérouter la police jusqu'à minuit, afin que monseigneur ait le temps de franchir les Pyrénées et d'atteindre Saint-Jean-Pied-de-Port. Arrivé là, sur la montagne qu'on voit d'ici quand il est jour (*il désigne la fenêtre du fond*), monseigneur fait allumer un grand feu qui nous annonce qu'il

est hors d'atteinte, et nous alors, nous déclarons au chef de police de l'endroit qu'il a cru pêcher une baleine et qu'il n'a pris qu'un merlan. Il paraît que la police est en campagne. Comtois, d'après cette lettre, a dû déjà répandre le faux avis que monseigneur le duc et madame la duchesse étaient dans cette hôtellerie. On va faire des perquisitions... pas un moment à perdre... vite, duchesse...

Langeli entre à gauche et Mariette à droite. On les voit dans les deux cabinets, dont les fenêtres font face au public. Ils se déshabillent.

ENSEMBLE.

AIR. *Femme raisonnable* (Final du 2me acte).

LANGELI et MARIETTE.

Allons vite à notre toilette,
Ne perdons pas de temps ici,
La récompense est toute prête,
Oui, j'en réponds, } à foi de Langeli.
Il en répond,

LANGELI, *se déshabillant.*

Que la casaque du valet
Fasse place à l'habit paillette.

MARIETTE, *se déshabillant.*

Qu'une robe à brillant reflet
Remplace la robe soubrette.

LANGELI.

Dépêchons-nous.

MARIETTE, *se déshabillant.*

Un beau toquet
Dominera ma chevelure.

LANGELI, *se déshabillant.*

Je dois avoir bonne tournure
Sous un vêtement plus coquet.

MARIETTE.

Ici ne faisons point de fautes,
Et le projet réussira.

LANGELI.

J'ai, je crois, fendu ma culotte;
Une autre la remplacera.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Allons vite à notre toilette, etc.

MARIETTE.

Ah! maintenant il s'agit de trouver dans la garde-robe de madame la duchesse ou dans celle de sa sœur. (*Regardant dans la salle.*) Ah! mon Dieu! de la maison voisine un homme qui me regarde!

Elle ferme vivement la fenêtre.

LANGELI.

Choisissons le plus magnifique habit de monseigneur; mais avant, procédons à... (*Il va déboutonner sa chemise; il regarde dans la salle.*) Qu'est-ce que c'est que ça, là-haut, de l'autre côté de la rue? une vieille Andalouse qui me lorgne... soyons décent.

Il ferme la fenêtre vivement.

SCÈNE IV.

L'HOTESSE, RAMIRE, INÈS, GARDES.

RAMIRE, *aux Gardes.*

Gardez toutes les issues, tous les soupiraux, toutes les chatières. Que personne ne sorte. Et vous, madame l'hôtesse, pourquoi avez-vous nié que vous eussiez reçu le duc et la duchesse de Saint-Aignan?

L'HÔTESSE.

Pardon, monsieur Ramire...

RAMIRE, *avec suffisance.*

Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos.

L'HÔTESSE.

Je ne les croyais pas encore arrivés. Je suis sortie quelques minutes, et ils seront venus pendant ce temps... Je croyais n'avoir reçu ici que... je ne savais pas...

RAMIRE.

Il faut tout savoir.

INÈS, *la calmant.*

Mon tuteur...

RAMIRE.

Silence! Je suis nommé alcade de ce canton, depuis ce matin seulement. J'entre dans la carrière et en fonctions par une affaire des plus importantes, et quand on commence, il faut être exact, minutieux, sévère... Plus tard, je ne dis pas... Annoncez au duc et à la duchesse que l'alcade Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos veut les interroger de la part de monseigneur le cardinal Albéroni. (*Il ôte son chapeau. A l'Hôtesse.*) Faites la révérence... (*L'Hôtesse fait la révérence.*) Et vous aussi, ma pupille. (*Inès fait la révérence.*) Le nom d'un premier ministre est un nom sacré... jusqu'à ce qu'on le remplace.

L'HÔTESSE, *à la porte de gauche.*

Monsieur le duc, monsieur Ramire voudrait vous parler.

INÈS, *à la porte de droite.*

Madame la duchesse, veuillez passer dans cette salle.

L'HÔTESSE.

Ils s'occupent sans doute de leur toilette.

RAMIRE.

C'est bien; ils sont prévenus; je les attendrai.

L'HÔTESSE.

Que faut-il servir à monsieur Ramire d'Avalos?

RAMIRE, *vivement.*

Rien... un jour comme celui-ci, on n'a besoin de rien que d'arrêter... on ne mange pas... plus tard, je ne dis pas... demain, après de...

AIR : *Permission de dix heures.*

On va me voir, la perle des agens,

Donner des soins intelligens,
Distribuer ici mes gens :

Aux Gardes.

A moi, greffiers,
Estaffiers,
Cavaliers,
Vite en avant,
Ayez le nez au vent.
Que tous les guets,
L'œil aux aguets,
Guidant leurs pas,
Comme des chats,
Marchent tout bas.
De la police
Quand vous entendrez le signal,
Que votre milice
Quitte le bal et le régal.
Venez deux à deux, quatre à quatre.
Pataplan !
Le rappel va battre ;
Pataplan !
A l'instant
Bran.

ENSEMBLE.

Venez deux à deux, quatre à quatre, etc.

Reprise de l'ensemble, pianissimo. Les Gardes et l'Hôtesse sortent par le fond.

SCÈNE V.

INÈS, RAMIRE.

RAMIRE.

Te voilà donc, ma chère pupille, ma future... avoue que tu es enchantée que je t'aie écrit de quitter Madrid. Lolo de moi, j'en suis sûr, la jalousie te tourmentait.

INÈS.

O mon Dieu ! non.

RAMIRE, *fat.*

Si, si ; tu as beau dire, ma sœur m'a mandé que tu étais rêveuse, préoccupée... mais rassure-toi ; fol d'Andalou, pendant ton absence je ne t'ai pas fait d'infidélité... non pas que les occasions m'aient manqué... si j'avais voulu !

INÈS.

Oh ! vous dites toujours ça ; vous vous imaginez que toutes les femmes vous adorent.

RAMIRE.

Ecoute donc, je n'en suis fier qu'à cause de toi ; ça te flatte ; devenir l'épouse d'un homme que les femmes s'arrachent... mais je te le jure, j'aurai beau être provoqué, je ne succomberai jamais. Ainsi tranquillisez-vous, jalouse.

Il lui pince la joue.

INÈS.

Oh ! je suis parfaitement tranquille.

RAMIRE, *sur le point de l'embrasser.*

Tu fais semblant ; mais viens, viens... que je t'embra... (*S'arrêtant vivement.*) Mais non, un jour comme celui-ci... plus tard je ne dis pas... quand j'aurai exécuté les ordres du cardinal Albéroni... car l'arrestation du duc peut me faire le plus grand honneur, me valoir de l'avancement... O Dieu ! avancer !... si tu savais comme ça donne du dévoûment !... il n'y a même guère que ça qui en donne... Mais tu dois être fatiguée, et en attendant que le duc et la duchesse soient visibles, je vais demander pour toi une chambre et appeler mon greffier... Tout est bien gardé ; pas de danger que les prisonniers s'échappent... S'ils sortent de leur cabinet, tu leur diras de m'attendre... Quel beau jour pour un fonctionnaire que celui de ses premières armes, de sa première arrestation !... j'aurai de la reconnaissance pour les personnes que je vais arrêter.

INÈS, *souriant.*

Il n'est pas probable que vous soyez payé de retour.

RAMIRE, *exalté.*

Que m'importe ? le retour que j'attends, c'est de l'avancement de mon gouvernement.

AIR : *la Tentation.*

Maris et gens de justice
Se doivent d'être empressés,
Car en amour, en police,
Trop d'ardeur n'est pas assez.

INÈS.

Point d'excès, je vous en prie ;
J'y tiens peu, moi, franchement.

RAMIRE, *exalté.*

Inès, j'offre à toi ma vie...
Mes jours au gouvernement.

ENSEMBLE.

RAMIRE.

Maris et gens de justice, etc.

INÈS.

Maris et gens de justice
Qui faites les empressés,
En amour comme en police,
Sachez qu'un peu c'est assez.

SCÈNE VI.

INÈS, *puis* LANGELI.

INÈS, *seule.*

Il veut m'épouser !... Je n'ose pas lui dire combien ça me fait peur, surtout depuis quelque temps... Mais il est mon tuteur, mon maître ; comment faire pour lui déclarer que je ne le trouve ni beau, ni jeune, ni aimable, ni spirituel, ni...

LANGELI *paraît avec un riche costume.*

Eh bien ! voyons, qui est-ce qui a frappé à cette porte ?... qui m'a appelé ? que me veut-on ?

INÈS, *poussant un cri.*

Ciel !

LANGELI.

Ah ! mon Dieu !

INÈS, *à part.*

L'inconnu !

LANGELI, *à part.*

Ma Castillane !

INÈS.

Vous ici !... Mais non, mes yeux me trompent... Ce riche costume...

LANGELI, *à part.*

La mettre dans la confidence, une femme !... il ne faudrait qu'une indiscrétion...

INÈS.

Vous ! vous, l'ambassadeur de France !

LANGELI.

Eh bien ! oui ; un ordre du régent m'a forcé de partir brusquement de Madrid... je suis rappelé à ma cour.

INÈS.

Ah ! monseigneur, c'est mal à vous de m'avoir caché votre rang, de m'avoir trompée, de m'avoir écrit que vous étiez libre, que vous m'épouseriez...

LANGELI.

Qui empêche ? Un diplomate n'a que sa parole... quoi qu'en disent les envieux.

INÈS.

Vous seriez donc bigame ?

LANGELI.

Comment, bigame !

INÈS.

Vous oubliez votre femme, la duchesse de Saint-Aignan.

LANGELI, *à part.*

Ah ! diable ! j'allais me trahir ! (*Haut.*) Oui, Inès, oui, j'oublie près de vous que je suis marié... Je voudrais ne pas l'être... je désire être veuf... je le serai bientôt.

INÈS.

C'est affreux ce que vous me dites là, monseigneur; désirer la mort de votre femme !... et puis, quand même vous seriez veuf, est-ce qu'un grand seigneur comme vous s'abaisserait jusqu'à une fille comme moi qui n'a que deux mille réaux de rentes ?

LANGELI.

Ça me suffit ; je n'ai pas de fierté.

INÈS.

Eh bien ! j'en ai, moi, et jamais je n'appartiendrai à un homme qui se croirait, plus tard, le droit de me mépriser.

LANGELI, *amoureux.*

Moi vous mépriser, vous, la perle des Castilles !

AIR : *Économies de Cabochard.*

Mon Inésille,
Gentille,
Par ses qualités brille.
Charmante,
Gracieuse et touchante,
Riante,
N'eût-elle aucune rente,
Elle a
Cent fois mieux que ça.
Affable,
Aimable,
Traitable,
Du diable
Si je suis capable
Jamais
D'aucuns traits.
En frais minois ton Espagne est féconde ;
Mais dans le monde
Faisant sa ronde,
Jamais sous l'or de sa crinière blonde,
Le soleil
N'a vu ton pareil.
Quand tu dans's j'ai le vertigo,
Mon teint devient indigo,
Je bois du lait à gogo,
Et j'aime mieux ton fandango
Que tout l'or du Congo.
Je brûle sans fin,
Et si je n'ai pas ta main,
Mon cœur, j'en suis sûr, demain
Passe à l'état de parchemin.

INÈS.

Même air.

Le mariage,
Je gage,
Est chez vous une rage.
L'usage
Pourtant prudent et sage
N'engage
Que deux dans un ménage ;
Mais trois,
C'est trop à la fois.
Je blâme
La flamme
Qu' votre âme
Réclame ;
Vous seriez bigame,
Trompé
Et dupé.
Je ne suis pas pourtant bien personnelle ;
Mais j'en appelle
A toute belle :
Est-il aisé de demeurer fidèle,
Quand un mari
N'est qu'un demi ?
Ce qu'il me faut, c'est tout un époux,
M' faisant toujours les yeux doux.
Je lui permets d'être jaloux,
Pourvu toutefois, entre nous,
Qu'il soit à mes genoux.
Pour lui je rirai
Pour lui seul je chanterai,
Pour lui seul je valserai,
Et jamais ne le tromperai.

ENSEMBLE.

INÈS, *à part.*

Quelle souffrance !
D'avance
Je ne vois pas de chance.
Martyre
Qui fait que je soupire !
Que dire ?

Haut.

Allons, je me retire;
Dans peu
Je vous dis adieu.

LANGELI.

J'ai l'espérance,
D'avance,
Que pour moi j'ai la chance.
J'aspire
A vous faire sourire
Et dire:
Pour toi seul je respire,
Vos vœux
Seront tous heureux.

LANGELI, *arrêtant Inès.*

Inès, arrêtez; daignez m'entendre.

INÈS.

Eh bien! voyons, expliquez-vous.

LANGELI.

Inès, écoutez-moi: Je dois garder le silence, voilà tout ce que j'ai à vous dire; mais attendez une heure, rien qu'une heure, et vous saurez ce qu'il y a là-dessous.

Il touche son habit à l'endroit du cœur.

INÈS, *piquée.*

Du tout! je n'attendrai pas... je ferai un mariage de dépit; j'épouserai mon tuteur, celui qui est chargé de vous arrêter.

LANGELI.

Qu'il vienne, je l'attends... je le désire... qu'il m'arrête, qu'il me retienne en Espagne, près de vous, c'est tout ce que je veux... (*à part*) pendant une heure. (*Haut.*) Vous voyez si je vous aime, Inès.

INÈS.

Mais votre amour est un crime!

LANGELI, *flegmatique.*

Je ne demande qu'à le commettre, qu'à vous épouser.

INÈS.

Mais encore un coup, vous ne songes pas à votre femme, à la duchesse!

LANGELI, *de même.*

La duchesse n'existera plus avant la fin de la nuit.

INÈS, *à part, effrayée.*

Voudrait-il s'en défaire par amour pour moi?

LANGELI, *de même.*

Je ne vous dis que ça.

INÈS.

Ah! monseigneur, vous m'alarmez!... Je vous en supplie, ménagez votre femme.

LANGELI, *sec et bref*

Je ne lui dois rien.

INÈS.

Tenez, je m'engage à ne pas épouser mon tuteur, si vous me jurez que vous ne tuerez pas la duchesse.

LANGELI, *riant.*

Quoi! vous avez pensé... vous m'avez mal compris... Si la duchesse ne passe pas la nuit, c'est... qu'elle a un chagrin mortel qui la ronge; voilà!

Mariette paraît en riant aux éclats. Elle a un costume de duchesse.

MARIETTE.

Ha! ha! ha!

INÈS, *à Langeli.*

Qu'est-ce que vous disiez donc, monseigneur?

LANGELI, *faisant signe à Mariette de cesser.*

C'est un rire maladif, frénétique, mortel; elle meurt de rire.

ENSEMBLE.

MARIETTE.

Ah! bien long-temps je rirai
De cette aventure;
Oui, tant et tant j'en rirai
Que j'en pleurerai.

LANGELI, *à Inès.*

Voyez, c'est un rire outré
Et hors de nature.
Comme elle a l'air effaré
Et l'œil égaré!

INÈS.

Ah! long-temps je pleurerai
De cette aventure,
Tant et tant j'en pleurerai
Qu'enfin j'en mourrai.

MARIETTE, *sans voir Inès.*

Je gagne trois cents pistoles
Et j'épouserai Pasquin.

LANGELI, *à Inès.*

Vous voyez à ses paroles
Qu'elle n'a pas l'esprit sain.
Bas, à Mariette, lui montrant Inès.
Réprime tes façons folles;
Tu vas nuire à mon dessein.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Inès sort. Langeli l'accompagne jusqu'au fond. Mariette passe à gauche. Langeli redescend à droite.

SCÈNE VII.

MARIETTE, LANGELI.

MARIETTE.

Me voilà sous les armes... Avec qui causais-tu donc, Langeli?

LANGELI.

Avec une Castillane que j'aime.

MARIETTE.

Pauvre femme!

LANGELI, *appuyant.*

Que je veux épouser.

MARIETTE.

Si tu crois me faire changer ma phrase...

LANGELI.

Et c'est pour elle que je tiens à devenir secrétaire de monsieur le duc. Mais laissons de côté, pour le moment, l'amour et l'hymenée, et songeons à nos personnages devant l'alcade.

MARIETTE.

Comme te voilà magnifique !

LANGELI.

Comme te voilà pimpaote !... Étudions les grandes manières pour mieux jouer notre rôle, veux-tu ?

MARIETTE, *faisant la révérence.*

Je veux bien, monsieur le duc.

LANGELI, *saluant.*

Madame la duchesse, vous plaît-il vous asseoir ? (*Il lui approche une chaise.*) Voici un fauteuil qui vous tend les bras.

MARIETTE.

Ça, un fauteuil !

LANGELI.

Manchot, oui... mais enfin, si je m'intitule duc, je puis appeler fauteuil une chaise. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Il lui donne la main et la fait passer à droite.

MARIETTE, *assise.*

Ah ! cher duc, quelle chaleur il fait !

Elle s'assied, se donne des airs et joue de l'éventail.

LANGELI, *s'appuyant sur le dossier de la chaise dans l'attitude d'un galant gentilhomme.*

Ravissante ! ravissante !... C'est étonnant comme l'habit vous change ! tu as l'air glorieux comme une princesse.

MARIETTE, *souriant.*

Et moi, je te trouve si insolent sous la livrée, que cet habit ne te change pas du tout.

LANGELI, *prenant des airs.*

Tu me flattes, friponne !

MARIETTE.

Non.

LANGELI, *quittant la chaise.*

Du reste, on m'a toujours dit que j'étais né pour être grand seigneur... Mon noble père aura oublié de me donner son nom .. Tiens, regarde un peu ces allures... (*Il marche et se donne de grands airs.*) Et ceci, et cela... y a-t-il les moindres traces de valet ?

MARIETTE, *se levant, se donnant des airs et passant à gauche.*

Fais-moi l'amitié de remarquer ces manières, et dis-moi si tu es tenté de m'appeler Margot !

LANGELI.

Il est évident qu'on nous aura changés en nourrice. Duchesse, je vous propose un menuet.

Quelques mesures de menuet.
A la fin de la danse, on entend Ramire au fond.

RAMIRE.

C'est bien ! c'est bien !

LANGELI.

Voici la police ! A nos rôles !

SCÈNE VIII.

MARIETTE, LANGELI, RAMIRE, GUSMAN.

RAMIRE, *se fouillant.*

Que diable ai-je donc fait de mes lunettes ?

GUSMAN.

Votre pupille les cherche et les trouvera.

RAMIRE, *s'inclinant.*

Ah ! monseigneur, madame la duchesse, permettez...

LANGELI, *insolent.*

On prétend, monsieur...

RAMIRE, *rapide.*

Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandan...

LANGELI.

Vous dites ?

RAMIRE, *rapide.*

Je dis : Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos.

LANGELI, *à part.*

Excusez du peu ! (*Haut.*) On prétend, monsieur, que vous voulez m'arrêter. Pourquoi ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ? On n'a pas idée de ça !

Gusman, devant la table, prépare son papier, son encre et ses plumes.

MARIETTE.

Suppose-t-on par hasard que nous avons sur nous des choses de contrebande ?

RAMIRE.

Je suis fâché, je suis confus, je suis désolé, je suis désespéré...

LANGELI, *l'interrompant.*

Vous êtes trop de choses, mon cher ; je vous ferai destituer ; je me plaindrai au cardinal Albéroni.

RAMIRE.

C'est lui, monseigneur, qui me charge de vous interroger, à l'instant même, sur la prétendue conspiration qui a fait arrêter à Paris le prince de Cellamare.

LANGELI.

Je ne répondrai pas ; je n'ouvrirai pas la bouche.

MARIETTE.

Je ne l'ouvrirai pas non plus.

RAMIRE.

Monseigneur a pris son parti ?

LANGELI.

Pris, pris.

MARIETTE.

Pris, pris.

RAMIRE.

Dans ce cas, monsieur le duc et madame la duchesse voudront bien me suivre à Madrid.

MARIETTE, *à part.*

Dieu!

LANGELI, *à part.*

Diable! gagnons du temps, et toi, observe si le signal de monseigneur ne paraîtrait pas.

RAMIRE.

Eh bien?

LANGELI.

Je parlerai, monsieur, puisqu'il le faut, puisque vous l'exigez.

RAMIRE.

A la bonne heure. (*A Gusman.*) Écrivez exactement tout ce que va dire monsieur le duc.

MARIETTE, *bas, à Langeli.*

Qu'est-ce que tu vas dire?

LANGELI, *bas.*

Est-ce que je sais? je vais faire de la diplomatie, parler sans rien dire pendant un quart d'heure, tu vas voir.

Mariette va à la fenêtre pour voir si elle n'aperçoit pas le feu sur la montagne. Langeli regarde sa montre.

RAMIRE.

Je vous écoute.

LANGELI.

Moi aussi.

RAMIRE.

Comment?

LANGELI.

J'attends que vous m'interrogiez.

RAMIRE.

C'est juste. Il s'agit, monseigneur, de déclarer tout ce que vous savez relativement à la prétendue conspiration du prince de Cellamare et à son arrestation contre le droit des gens. Je vous prête l'oreille la plus attentive.

LANGELI.

La droite? il paraît que la gauche est un peu dure.

RAMIRE, *avec humeur.*

Je veux dire que j'écoute monseigneur avec la plus profonde attention.

LANGELI.

Je vous y invite. (*A part.*) Ça t'avancera beaucoup. (*Haut.*) Mon cher monsieur Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos. (*A part.*) Son nom est excellent pour allonger. (*Haut.*) Partons d'un principe, d'un principe bien évident. Mais vous n'aimez peut-être pas les principes, mon cher monsieur Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos?

RAMIRE.

Pardon, monseigneur, je les aime assez.

LANGELI.

Assez, ce n'est pas beaucoup.

RAMIRE, *avec un commencement d'impatience.*

Je les aime beaucoup.

LANGELI.

Il fallait me le dire tout de suite; vous me faites perdre un temps précieux. Partons d'un principe... et vous, monsieur le greffier, si vous trouvez que je vais trop vite, ne craignez pas de me faire répéter; je vous y autorise. Il importe que vous n'omettiez pas un mot de ma déclaration. (*A Ramire.*) Parce que vous comprenez, un mot omis dans une phrase, ça décomplète le sens.

RAMIRE.

C'est clair.

LANGELI.

Non, ça devient obscur, au contraire.

RAMIRE, *avec humeur.*

Je dis : il est clair que ça devient obscur.

LANGELI.

C'est si vrai ce que vous dites là, que je vous le donnerais en mille à deviner le sens de cette phrase unique qui composait toute la dépêche que m'envoyait mon secrétaire il y a deux mois : « Monseigneur, m'écrivait-il, dans quinze jours » j'arriverai à...

Mariette redescend la scène.

RAMIRE.

Voilà tout?

LANGELI.

Voilà tout; il avait omis le dernier mot.

RAMIRE, *cherchant.*

Monseigneur, dans quinze jours j'arriverai à... à bon port?

LANGELI.

Non.

RAMIRE.

A Pâques?

LANGELI.

Non.

MARIETTE.

A la Trinité?

LANGELI.

Non.

RAMIRE.

A Madrid?

LANGELI.

Non.

MARIETTE.

A cheval?

LANGELI.

Non.

RAMIRE.

A pied?

LANGELI.

Non. Voyez-vous l'importance d'un mot?

RAMIRE.

Et quel était ce mot?

LANGELI.

Mon secrétaire est mort sans me le dire. (*Mariette, en riant, retourne à la fenêtre.*) Il est donc très essentiel, monsieur le greffier, que vous écriviez très-lentement.

GUSMAN.

Oui, monseigneur.

LANGELI.

Partons donc d'un principe, et laissons de côté la question de personnes. Les personnes changent, varient. On ne voit que ça de nos jours. Les principes restent; il n'y a même que cela qui reste, et c'est très-heureux, car si ce qui reste ne restait pas, il ne resterait rien du tout.

RAMIRE, *à part.*

Logicien profond.

LANGELI.

Les principes seuls font vivre les sociétés et les individus... le principe nutritif nous nourrit, le principe liquide nous abreuve. (*Appuyant et regardant Mariette.*) Le principe du feu, le roi des principes, nous réchauffe.

MARIETTE, *à part, à la fenêtre.*

Rien ne paraît encore!

LANGELI.

Sans le principe du feu, il gèlerait à pierres fendre toute l'année... Êtes-vous frileux?

RAMIRE.

Beaucoup.

LANGELI.

Alors vous devez tenir à ce principe.

RAMIRE.

Sans doute; mais je tiens aussi à savoir...

LANGELI, *offrant à Ramire une prise de tabac que celui-ci prend.*

Qu'est-ce que vous en dites?

RAMIRE.

De quoi?

LANGELI.

De mon tabac de Portugal?

RAMIRE.

Excellent.

LANGELI.

Savez-vous comment on me le prépare?

RAMIRE.

Vous prenez du tabac d'abord.

LANGELI.

C'est indispensable.

RAMIRE.

Puis vous avez un tamis... Mais pardon, monseigneur, il était question d'un principe.

LANGELI.

Dans le tabac il y en a deux: le principe narcotique et le principe sternutatoire.

RAMIRE, *à part.*

Il sait tout.

Il éternue.

MARIETTE.

Dieu vous bénisse.

RAMIRE.

Merci, madame la duchesse. (*A Langeli.*) Monseigneur disait: Partons donc...

LANGELI.

Ah! oui, partons donc définitivement d'un..... Mais voyons un peu si monsieur le greffier écrit par principes. (*Il prend ce qu'a écrit Gusman.*) Ah! Dieu! quelle orthographe!

RAMIRE.

C'est l'orthographe de tout le monde.

LANGELI.

Allons donc! vous calomniez le public... s'il encore ce n'était que ça... mais qu'est-ce que vous me faites dire là sur la question de principe?

GUSMAN.

C'est ce que monseigneur a dicté.

LANGELI.

Insolent! Monsieur Ramire d'Avalos y Glontos y Fandangos, en tolérant une pareille offense, prétendez-vous troubler l'équilibre européen?

RAMIRE.

Moi?

LANGELI.

Dites-le; ayez le courage de votre opinion, monsieur; ne cherchez pas le prétexte de la conspiration de Cellamare, pour mettre l'Europe en feu. Mais souvenez-vous que quand le feu aura été allumé, je n'en serai pas fâché, et c'est vous qui serez dupe.

RAMIRE.

Monseigneur, calmez-vous; Gusman sera plus attentif. Vous disiez: Partons d'un principe.

LANGELI.

Je ne partirai pas d'un principe, je ne partirai pas du tout. C'est une indignité. Voilà tout ce que j'avais à vous dire sur la conspiration de Cellamare. (*A part, regardant sa montre.*) Juste un quart d'heure de gagné.

Mariette redescend la scène.

RAMIRE.

Monseigneur se jouerait-il de moi?... Je le prie de me répondre, et au besoin je le lui...

LANGELI.

N'achevez pas; vous êtes un sot.

MARIETTE.

Ça vous fait un nom à ajouter aux autres: Ramire d'Avalos y Gloutos y Fandangos y Sottos.

RAMIRE.

Sottos, Sottos! je ne me connais plus!

LANGELI.

Vous ne vous connaissez plus?

RAMIRE.

Non.

LANGELI.

Eh bien! tant mieux pour vous, car vous aviez là une triste connaissance.

ENSEMBLE.

AIR *de Caroline.*

LANGELI, MARIETTE*.

Vois donc, la colère l'enflamme.
Ah! j'en rirai long-temps, ma foi;
C'est très-amusant, sur mon âme,
De berner un homme de loi.

RAMIRE.

M'outrager ainsi c'est infâme.
Oh! j'en aurai raison, ma foi,
Et vous apprendrai, sur mon âme,
A vous jouer ainsi de moi.

GUSMAN.

L'outrager ainsi c'est infâme;
Il en aura raison, ma foi,
Et leur apprendra, sur mon âme,
A le berner ainsi que moi.

Reprise de l'ensemble. Inès paraît. Langeli lui envoie un baiser et il est sur le point d'entrer à gauche avec Mariette.

SCÈNE IX.

LANGELI, INÈS, RAMIRE, GUSMAN.

RAMIRE.

A-t-on idée de ça? il part d'un principe, je ne sais pas duquel, et il s'arrête en route. Ah! Inès, mes lunettes.

INÈS, *lui remettant les lunettes.*

Et une dépêche du grand corrégidor de la province.

RAMIRE, *ouvrant la dépêche.*

Voyons, voyons qu'est-ce que ça peut être.

Langeli à la porte de gauche fait signe à Inès d'aller à lui.

INÈS, *à part.*

Oh! que n'est-il libre et sans fortune!

RAMIRE, *qui a parcouru la dépêche.*

Ah! mon Dieu!

INÈS.

Qu'est-ce que c'est?

RAMIRE, *lisant.*

« Prenez bien toutes vos précautions. On vient » de me dire que deux personnes dévouées au » duc et à la duchesse de Saint-Agnan ont pris » leur place sous un déguisement, et doivent se » laisser conduire à Madrid, tandis que le duc et » la duchesse, cachés peut-être en ce moment » dans l'hôtellerie, attendraient minuit pour gagner la frontière de France.

LANGELI, *à part.*

Ah! diable!

INÈS, *à part.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

Langeli lui fait signe de se taire.

RAMIRE, *lisant.*

» Assurez-vous de la vérité, et si ces deux per» sonnes refusent de vous livrer l'ambassadeur » et l'ambassadrice...

LANGELI, *à part.*

Eh bien?

RAMIRE, *lisant.*

» Pendus à l'instant. »

LANGELI, *à part.*

Eh!

Il entre un instant chez Mariette et en sort, en lui faisant des signes.

INÈS.

Pendus!

RAMIRE *s'assied et dit à Gusman.*

Écrivez sur-le-champ un ordre pour que toute la police de l'endroit soit sur pied, qu'on illumine les rues afin que personne ne circule sans être vu. Donnez que je signe. (*Il signe.*) Là. Inès, cet ordre à l'instant au chef de la force armée qui est dans la salle voisine. Il faut que je relise ce procès-verbal avant de l'envoyer à monseigneur Albéroni.

LANGELI, *bas à Inès, qui est allée près de lui sur un signe.*

Inès, je vous en prie, donnez.

Ramire se lève. Gusman le suit. Ramire lit mentalement le procès-verbal.

INÈS, *bas.*

Vous n'êtes donc pas ambassadeur?

LANGELI, *bas.*

Plus tard je vous expliquerai... Je suis libre. Ne vous étonnez pas qu'il fasse noir dans les affaires de diplomatie : c'est la couleur de la chose.

ENSEMBLE.

AIR : *Chevalier du guet.*

LANGELI et MARIETTE.

Tout ira bien,
Ne dites rien,
On, sur ma foi,
C'est fait de moi.

RAMIRE.

Si j'entends bien,
Ça ne dit rien.
On s'est, ma foi,
Moqué de moi.

INÈS.

Ne disons rien;
C'est pour son bien.
Comptez sur moi,
Et plus d'effroi.

GUSMAN.

Ça ne dit rien,
Je le vois bien.
Est-ce ma foi,
Ma faute à moi?

Inès sort par le fond et Langeli entre à droite où sont les bagages de la duchesse.

* Mariette, Langeli, Ramire, Gusman.

SCÈNE X.

RAMIRE, GUSMAN.

RAMIRE, à *Gusman.*

Que diable avez-vous mis là. (*Il lit.*) « Qu'est-ce » que vous en dites? — De quoi? — De mon ta- » bac? — Excellent. — Savez-vous comment on » me le prépare? »

GUSMAN.

Vous m'aviez dit de tout écrire.

RAMIRE.

Envoyez donc un procès-verbal comme celui-là! (*Il le déchire.*) En voilà une affaire! un déguisement, une substitution et un ordre de pendre!... Je l'exécuterai, cet ordre, avec empressement, parce que le zèle avant tout. Avertissons les deux fourbes que leur ruse est connue, et qu'ils aient à nous livrer le duc et la duchesse... sinon... (*Frappant à gauche.*) Il n'est plus temps de feindre; la vérité est connue. Je vous somme de paraître devant moi.

GUSMAN.

On ne répond pas; on s'est enfermé.

RAMIRE, *frappant.*

Vous faites la sourde oreille!

GUSMAN.

Alors le véritable ambassadeur doit être caché là, avec son remplaçant.

RAMIRE.

C'est clair.

GUSMAN.

C'est évident.

RAMIRE, *frappant encore.*

On ne veut pas se montrer! c'est bon. Courons chercher des pinces, et forçons ces deux portes.

SCÈNE XI.

RAMIRE, INÈS, GUSMAN.

INÈS.

Mon tuteur, l'envoyé du corrégidor de la province vous appelle près de lui.

RAMIRE.

C'est bien. As-tu remis mon ordre?

INÈS.

Mon Dieu, mon tuteur, vous allez vous fâcher; je ne sais pas ce que j'en ai fait.

RAMIRE.

Comment! tu ne sais pas? J'ai bien envie de te gronder... da... mais je n'ai pas le temps... plus tard, je ne dis pas. Venez, Gusman; je donnerai cet ordre de vive voix, et si dans cinq minutes toute la police n'est pas sur pied et tout le bourg illuminé, je fais pendre tout le monde. Voilà comme j'entends l'administration, moi.

ENSEMBLE.

AIR : *Quatuor du 4e acte de Gustave (Être aimé ou mourir).*

RAMIRE, GUSMAN.

Ah! quel bonheur je me promets!
Et que ce jour aura d'attraits!
Quel espoir! (*bis.*)
Je vais plaire au pouvoir,
Et bientôt d'un air triomphal
Je pourrai / Il pourra voir le cardinal
Qui paiera largement
Un si beau dévouement.

INÈS.

O ciel! plus d'espoir désormais.
Il a de sinistres projets.
Ah! j'ai peur, (*bis.*)
Et je crains un malheur.
Il est furieux et brutal.
Que faire en ce moment fatal?
Je ne sais pas comment
Délivrer mon amant.

SCÈNE XII.

MARIETTE, LANGELI, INÈS.

Langeli ferme la porte du fond, prend un tabouret et se place entre les deux femmes. Mariette arrive en gentilhomme. Langeli paraît en manches de chemise, avec sa culotte. Il a sur le bras un peignoir blanc de femme et une mantille de dentelle. D'une main il tient une coiffe, de l'autre une boîte à mouches.

INÈS, *à l'aspect de Mariette.*

Ah! mon Dieu! (*A l'aspect de Langeli.*) Que vois-je?

MARIETTE.

Chut!

LANGELI.

Chut!

INÈS, à *Mariette.*

Vous êtes un homme à présent?

MARIETTE.

Non, je m'en vante.

INÈS, *à Langeli.*

Et vous, monsieur, une femme?

LANGELI.

Pas encore. Mais pas une minute à perdre. J'ai pris ces falbalas dans les bagages de la sœur de madame la duchesse, la plus belle femme de son temps... Mais je ne peux m'arranger, moi. Soyez mes femmes de chambre. Inès, il le faut ou je suis pendu.

Langeli s'assied sur un tabouret; Mariette et Inès lui mettent le peignoir et la mantille, arrangent ses cheveux, ses mouches.

INÈS.

Mais, mon Dieu! que voulez-vous faire? et qui êtes-vous enfin?

LANGELI.

Je suis amoureux de vous. (*A part.*) Ce mot-là vaut toutes les explications pour une femme.

MARIETTE.

Ses intentions sont bonnes, j'en suis garant... il n'est pas mon mari; il est libre... il veut vous épouser.

INÈS.

Est-il possible!

LANGELI.

Je le jure.

MARIETTE, *à Langeli.*

Et crois-tu que ton stratagème réussisse, qu'on nous prenne pour...

LANGELI.

Je l'espère. D'ailleurs il n'y avait pas d'autre moyen.

INÈS.

Du reste, mon tuteur n'avait pas ses lunettes quand il vous a vus d'abord.

MARIETTE.

Et puis, au fait, tu es gentil en femme.

LANGELI.

Assis, c'est possible; mais debout... (*il se lève et se rassied incontinent*) je n'en finis pas.

MARIETTE.

Allons, dépêchons-nous.

La toilette se fait pendant le morceau d'ensemble suivant.

ENSEMBLE.

AIR du *Père Trinquefort*
A la grâce de Dieu, acte IV, *scène* 12.

MARIETTE.

Mettons d'abord ce toquet de parure.

LANGELI.

Tu m'as piqué; songe, je t'en conjure,
Que j'ai la tête un peu sous la coiffure.

MARIETTE.

Et maintenant cet élégant peignoir.

LANGELI.

Je voudrais bien me voir.
Serrez-moi très-fort de la taille,
Ou bien je vais avoir
La tournure d'une futaille.

MARIETTE.

Tu recevras assis.

LANGELI.

Parfait.
Mon nouveau sexe le permet.

INÈS.

Parlez peu.

LANGELI.

Voilà l'embarras.
Mon nouveau sexe ne veut pas

MARIETTE, *mettant la mantille.*

Cachons la poitrine surtout.

LANGELI.

Oui; l'on n'y verrait rien du tout.

INÈS, *lui mettant des mouches.*

Et maintenant, d'une légère touche,
Mouches par-ci, par...

LANGELI.

A propos de mouche,
Dépêchez-vous, car l'autre va venir.

MARIETTE, *arrangeant les cheveux.*

Nous n'avons plus que ceci pour finir.

ENSEMBLE.

MARIETTE, INÈS.

Voyons un peu ça.
Tu me fais / Il me fait l'effet, je te jure, / je le jure,
D'une beauté mûre.
C'est bien cela;
On s'y prendra.

LANGELI, *se regardant dans un petit miroir.*

Voyons un peu ça.
J'ai là l'imposante figure, etc.

MARIETTE.

On vient.

INÈS.

C'est mon tuteur.

LANGELI.

Mariette, va lui ouvrir la porte. (*Il désigne le fond.*) Et vous, Inès, enfermez-vous là, et faites du bruit quand vous m'entendrez tousser. Alerte.

Mariette va ouvrir au fond. Reprise de l'ensemble. Inès entre dans le cabinet de droite.

SCÈNE XIII.

LANGELI, RAMIRE, *avec une pince*, MARIETTE.

RAMIRE.

Nous allons voir s'ils s'obstineront à ne pas ouvrir. J'ai ici de quoi...

MARIETTE, *grossissant sa voix.*

La force ne servirait à rien, monsieur; vous n'aurez pas besoin d'en faire usage.

Langeli tousse et Inès fait du bruit dans le cabinet

RAMIRE.

Tant pis; elle ne répugne pas à mon caractère. Tout ce qui peut prouver le zèle... (*Inès fait du bruit.*) Mais quel est ce bruit?

LANGELI, *flûtant sa voix et restant toujours assis.*

Ce sont nos gens, monsieur, Langeli et Mariette, que vous avez vus ici tout-à-l'heure. Ils avaient pris notre place; ils se dévouaient pour nous. Mais ils nous ont tout dit, et du moment qu'il s'agissait de les fusiller, nous avons dû paraître.

MARIETTE, *grossissant sa voix.*

Leur mort nous eût désolés.

LANGELI.

Nous n'y aurions pas survécu.

RAMIRE, *à part.*

Voilà de nobles maîtres!

LANGELI.

Vous cherchez le duc et la duchesse de Saint-Aignan; ils sont devant vous.

RAMIRE, *à Mariette.*

Vous avez, monseigneur, permettez-moi de vous le dire, un valet qui est un drôle de corps.

MARIETTE.

Il en est bien capable.

RAMIRE.

Imaginez-vous qu'il m'a tenu une demi-heure sur une question de principe.

LANGELI.

C'est un valet bel-esprit. D'ailleurs un garçon très-aimable.

RAMIRE, *à Langeli.*

Et votre femme de chambre, madame; je vous la donne pour une impertinente.

MARIETTE.

Un peu follichonne; excellente fille au fond.

RAMIRE.

Ils m'ont manqué de respect, et je désire qu'ils viennent à l'instant devant vous me faire leurs excuses.

LANGELI, *à part.*

Allons, bon! (*Haut.*) Comment! ils ont osé...

MARIETTE.

Ils ont eu la témérité...

LANGELI.

Je vous ai dit cent fois, monsieur le duc, que Langeli est un drôle de corps... (*désignant Ramire*) comme monsieur... disait.

RAMIRE.

Je représente le gouvernement. Qu'ils me demandent pardon sur-le-champ. Il le faut; j'y tiens.

LANGELI.

Vous demander pardon, eux! ce n'est pas assez; c'est à nous de le faire pour eux... c'est notre faute; nous les gâtons.

RAMIRE.

Je suis loin d'exiger que monseigneur... et... madame...

MARIETTE.

Madame la duchesse a raison; nous nous devons ça à nous-mêmes. Recevez nos excuses.

LANGELI, *à Ramire.*

Êtes-vous satisfait?

RAMIRE.

Très-satisfait.

LANGELI, *à part.*

Et moi aussi.

MARIETTE, *à part.*

Et moi aussi.

LANGELI.

Allez, duc. Qu'ils partent pour Paris, c'est le plus cher de mes vœux, et portez-moi mon flacon d'essences. Cette scène m'a agacée au dernier point. (*Il s'évente.*) J'ai vu le moment où j'allais me trouver mal... fort mal.

RAMIRE *salue Mariette, qui lui rend son salut avec hauteur. A part.*

L'ambassadeur est un joli homme.

MARIETTE, *à part.*

Dieu! qu'il est laid, monsieur Fandangos!

SCÈNE XIV.

LANGELI, RAMIRE.

RAMIRE, *à part.*

Et l'ambassadrice est une belle femme.

LANGELI, *à part.*

Et dire qu'il faut que je séduise ce vilain Castillan. (*Haut.*) Approchez, monsieur...

RAMIRE.

Ramire d'Avalos y Glontos y Fandangos.

LANGELI.

Soit; et asseyez-vous, je le permets.

RAMIRE, *s'asseyant.*

Madame...

Langeli lui fait plusieurs signes de s'approcher encore plus.

LANGELI, *un éventail à la main.*

Monsieur, je voudrais bien ne pas retourner à Madrid sur-le-champ, et obtenir de votre courtoisie de passer la nuit dans cette hôtellerie.

RAMIRE.

Mon Dieu, madame la duchesse, je le voudrais; mais...

LANGELI.

Je suis si fatiguée, si troublée...

RAMIRE.

Je le conçois.

LANGELI.

Si délicate. J'ai les nerfs dans une agitation... je suis dans des états d'où je voudrais bien sortir. Et mon mari qui n'arrive pas, qui n'apporte pas mon flacon!

RAMIRE.

Il va venir, madame.

LANGELI.

Oh! les maris, monsieur Avalos, les maris! il n'y a rien de plus indifférent.

RAMIRE.

Comment supposer que le vôtre ne vous aime pas, madame?

LAGELI.

Cela est ainsi, et je suis la plus malheureuse des femmes!... Il m'a épousée par ambition, et il m'abandonne pour des créatures de rien qu'il introduit dans ma maison. Il leur donne à dîner chez moi; je les vois manger, ces créatures.

RAMIRE.

Ça doit vous couper l'appétit; c'est odieux.

LANGELI, *le regardant graduellement avec une attention croissante.*

N'est-ce pas?

RAMIRE, *à part.*

Comme elle me regarde! et moi qui ai toujours désiré qu'une femme de qualité...

LANGELI.

Croiriez-vous, monsieur Gloutos, que je suis comme veuve?

RAMIRE.

Vous n'avez pas d'enfans?

LANGELI.

Je n'ai jamais été mère.

RAMIRE.

O pauvre femme! une belle duchesse comme ça!...

LANGELI, *le regardant.*

Belle! merci, merci. Ah! si mon mari avait vos yeux... s'il avait vos... si... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu! mais non... c'est impossible. Est-ce une illusion, une hallucination, un fantôme? vous êtes un fantôme!...

Il palpe Ramire et le regarde.

RAMIRE, *à part, guilleret.*

O Dieu! une duchesse qui me touche!... (*Haut.*) Qu'est-ce que vous avez?

LANGELI, *joignant les mains.*

Juste ciel!

RAMIRE.

Quoi?

LANGELI.

Je n'y avais pas fait attention d'abord... Mais maintenant que je vous contemple...

RAMIRE.

Eh bien?

LANGELI, *désignant la figure de Ramire.*

C'est inimaginable; je n'ai rien vu de pareil.

RAMIRE.

Qu'est-ce que c'est?

LANGELI.

Dites-moi; n'avez-vous pas eu un frère à Paris?

RAMIRE.

Non, madame; je suis unique, fils unique.

LANGELI.

C'est unique; la ressemblance est miraculeuse.

RAMIRE.

Vous trouvez que je ressemble...

LANGELI.

Oui, à quelqu'un qui m'a aimée, adorée... et qui, un jour, disparut brusquement; on me maria au duc de Saint-Aignan, et depuis, je n'ai pas cessé de penser à celui que vous me rappelez... Oh! détournez-vous; votre figure me fait mal, c'est affreux!

RAMIRE, *à part, guilleret.*

Oh! quelle idée friponne me passe par la tête!

LANGELI.

Il y a surtout une chose que je ne puis oublier; c'est une fossette qu'il avait à la joue quand il riait... (*Il porte le doigt à la joue droite de Ramire.*) Oh! par grâce! riez, riez.

RAMIRE, *riant.*

Ha! ha! ha! ha! ha!... Eh bien! ai-je la fossette?

LANGELI.

Oui, oui. (*A part.*) C'est une crevasse.

Minuit sonne à l'horloge du bourg.

RAMIRE, *vivement, à part.*

Minuit!

Il se lève.

LANGELI, *à part.*

Minuit!

Il va doucement à la fenêtre.

RAMIRE, *gagnant la droite.*

Diable! la galanterie me fait tout oublier; il faut que j'envoie à Madrid les deux prisonniers. Écrivons l'ordre et la marche de l'escorte.

Il va faire les apprêts sur la table.

LANGELI, *à la fenêtre.*

Mon maître doit être arrivé à Saint-Jean-Pied-de-Port... Oui, oui; j'aperçois le feu sur la montagne; il s'agit maintenant de sortir d'ici.

Il tire un pistolet de sa poche et va vers Ramire.

RAMIRE, *sans se détourner.*

Pardon, duchesse; vous allez partir pour Madrid.

LANGELI, *le pistolet sur la gorge de Ramire. Grosse voix.*

Pour Paris!

RAMIRE, *effrayé, voulant se lever.*

Eh!

LANGELI, *la main sur l'épaule de Ramire.*

Monsieur Fandangos, ne bougez pas!

RAMIRE.

C'est un homme!

LANGELI.

Écrivez ce que je vais vous dicter, ou je lâche la détente. (*Il dicte.*) « Que les alguazils aillent » se coucher... »

RAMIRE.

Mais un alcade, décemment, ne peut pas dire à la police: Va te coucher!

LANGELI.

Vous refusez?... Prenez une autre feuille de papier.

RAMIRE.

Pourquoi faire?

LANGELI.

Votre testament.

RAMIRE, *écrivant vivement.*

« Que les alguazils aillent se coucher. »

LANGELI, *dictant.*

« Que les patrouilles rentrent; qu'on éteigne » les lampions, et tout individu qui ne sera pas » retiré dans dix minutes, sera pendu dans cinq. » Signez.

RAMIRE.

Mais...

LANGELI, *menaçant du pistolet.*

Alors...

RAMIRE, *vivement.*

Je signe, je signe!

LANGELI.

Victoire!

Il prend le papier, le met dans une des cornes du chapeau de Ramire et jette le tout par la fenêtre.